

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Cassie Bérard, Claudine Bourbonnais, Alexandre McCabe

Marie-Michèle Giguère

Number 156, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73093ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Giguère, M.-M. (2014). Review of [Cassie Bérard, Claudine Bourbonnais, Alexandre McCabe]. *Lettres québécoises*, (156), 24–25.

☆☆☆ ½

CASSIE BÉRARD

D'autres fantômes

Montréal, Druide, coll. « Écarts », 2014, 416 p., 27,95 \$.

Rien d'un fait divers

La quête d'un homme : voilà l'objet de ce récit où se mélangent une enquête au sujet d'une suicidée du métro et des allers-retours vers son douloureux passé familial.

Le défenseur de l'aube, grand-père. Une sorte de manitou. Il nous préparait à grandir à coups d'oracles. À évoluer. Il nous a manqué, oui. Davantage que grand-mère, qui nous accueillait avec deux ou trois pincettes aux joues et des chaussons pour ne pas attraper froid. (p. 21)



Au départ, la quête d'Albert paraît bien simple : il veut comprendre qui était cette femme qu'il a vue mourir devant lui sur les rails du métro de la station Trocadéro, impuissant comme le reste de la foule. Pourtant, au fil des jours et des insuccès, l'objet de sa quête devient de plus en plus épars, confus, immense. Que cherche-t-il vraiment, jusqu'à en négliger femme et enfants ? Et si le fantôme qui le hante n'était pas celui qu'il croyait ?

C'est un fait divers, certes, un énième suicide dans le métro parisien. Rapidement, Albert aurait dû en apprendre davantage sur la suicidée. Mais personne ne sait qui était cette femme : ni les journalistes qui ont écrit quelques lignes à son sujet ni les employés de la morgue. Personne ne semble pouvoir guider Albert, qui multiplie les fausses pistes.

Les premiers chapitres énigmatiques nous laissent d'abord découvrir des personnages éthérés auxquels les phrases pleines de poésie tracent des contours flous. Malgré la beauté de l'ensemble, on se demande si on trouvera assez de chair pour s'accrocher au récit pour les centaines de pages à venir. Puis, ça fonctionne : tranquillement, les traits se précisent et la quête d'Albert nous obsède aussi.

Autour d'Albert, on découvre un clan, une tribu dysfonctionnelle et sympathique, presque à la façon des Malaussène de Pennac : Violaine, l'amoureuse d'Albert, surnommée Maché, pour Machérie ; Yasmine, l'adolescente de celle-ci, bercée de lectures savantes et d'hormones ; et leurs deux garçons, dépeints avec douceur et espièglerie par leur père : « Je me décide enfin à parler à ce vieux père de Constantin et de Rodrigue. Après tout ce temps, ces deux garçons sont ce que j'ai de mieux à raconter. »

Pourtant, cette famille aimable et aimante s'effacera tranquillement au profit de cette enquête de plus en plus insensée.

En finesse

La langue tout en images de Cassie Bérard a l'élégance de ceux qui savent choisir les formulations justes et belles sans les souligner à gros traits : « Épidémie de manque d'émerveillement », « débris de mémoire », « Le temps est long comme l'enfance ». On ne se perd jamais dans les adjectifs, les phrases sont simples : cette écriture-là est épurée. La complexité — et le raffinement aussi — se trouve plutôt dans la construction



CASSIE BÉRARD

du récit, qui multiplie les errances, les doutes et les hésitations, joue sur les frontières floues entre les souvenirs et l'imagination. Le résultat est un roman doucement envoûtant.

☆☆☆

CLAUDINE BOURBONNAIS

Métis Beach

Montréal, Boréal, 2014, 456 p., 29,95 \$.

Une vie nord-américaine

Le destin de Romain Carrier, un petit Gaspésien né dans un milieu modeste, avait tout pour être sans histoire. Mais les événements de l'été 1962, alors qu'il n'avait que 17 ans, en décidèrent autrement.

À dix mille mètres d'altitude, m'envolant vers ce pays, le mien, que j'avais fui dans des circonstances troubles en 1962, la question me frappa comme un objet en plein pare-brise : avais-je jamais été amoureux de Gail Egan ? (p. 39)

Les tensions entre francophones et anglophones dans un petit village gaspésien, l'affirmation féministe à New York dans les années soixante, l'opposition à la guerre du Viêt Nam, les excès des religieux pro-vie : l'ambitieux premier roman de Claudine Bourbonnais embrasse plusieurs grands pans de l'histoire québécoise et américaine.

Roman Carr est un scénariste accompli. Avec Ann, sa jeune amoureuse des dernières années, il a imaginé une comédie, diffusée sur une chaîne câblée, dont le succès n'a d'égal que le scandale qu'elle suscite. *In Gad We Trust* brosse le portrait d'un pasteur dont l'escroquerie ne fait pas de doute. Mais un coup de téléphone replongera le Québécois d'origine — Romain Carrier de son vrai nom — dans la succession d'événements qui l'ont mené de son petit coin de Gaspésie jusqu'à la Californie en passant par New York.

Le parcours de Roman est jalonné de drames : de lourdes accusations lui font fuir son pays ; un accident mortel change son destin ; des collaborations viennent le hanter des années après les faits. La vie de Roman est



CLAUDINE BOURBONNAIS

surtout américaine : l'Histoire québécoise n'est plus tout à fait la sienne. Lorsqu'il revient au Québec pour la première fois en 25 ans, le jour du référendum de 1995, ce n'est pas pour voter, mais parce qu'il est appelé au chevet de sa première histoire d'amour, celle de l'été 1962, mourante.

Comme au cinéma

Efficace et bien construit, *Métis Beach* raconte une bonne histoire comme pourrait le faire un film à succès et est porté par une écriture sobre, au service des événements, dans la pure tradition des volumineuses fresques du genre. On se laisse gentiment prendre par le récit, mené de main de maître, même si certains rebondissements semblent trop dramatiques, parfois clichés : la réussite américaine qui s'incarne par une place de choix dans son univers télévisuel ou le secret dévoilé sur le lit de mort laissent un arrière-goût de déjà-lu. Pourtant, à ces événements quelque peu éculés se juxtaposent une critique bien sentie des dogmes religieux ou de la télévision-spectacle, une incursion inspirante auprès de femmes fortes qui osèrent revendiquer leurs droits, une mise en scène dure mais évocatrice des tensions interculturelles.

Je sais qu'il existe un public friand de ces romans ambitieux, au rythme soutenu et au nombre substantiel de pages. Un roman populaire ? Sans doute est-ce la définition la plus appropriée pour ce genre d'objet littéraire. Mais populaire ici n'a rien de péjoratif : dans ce registre, *Métis Beach* fait très bonne figure.

☆☆☆

ALEXANDRE McCABE

Chez la Reine

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Roman », 162 p., 20,95 \$ (papier), 15,99 \$ (numérique).

Hommage aux racines

Un jeune adulte pose un regard attendri sur le village où il a grandi, les gens qui l'ont entouré, tout en étant conscient que ses intérêts et ses études l'en éloignent.

Les livres m'arrachaient lentement à la vie que j'avais connue et à ceux qui m'avaient tant donné depuis l'enfance. Pris, comme dans les limbes, entre une vie aimée à délaisser et une vie neuve à conquérir, je cherchais encore à tâtons les assises sur lesquelles me rebâtir. (p. 98)

Chez la Reine raconte la naissance d'un auteur : de ses premières expériences dans son village de Sainte-Béatrix jusqu'au voyage marquant qu'il effectuera en France après avoir déposé son mémoire de maîtrise sur Camus.

Au cœur de ce roman, il y a le personnage de Jérémie, le grand-père du narrateur, mourant. C'est autour de ce moment difficile, cette étape dans la vie du jeune homme — mais surtout de tous les souvenirs et réminiscences qu'elle suscite — que se construit le récit. Quant à la reine du titre, c'est la tante chez qui toutes les grandes rencontres familiales — soupers du dimanche soir comme réveillons — avaient lieu. Les souvenirs de Jérémie et de tous les autres s'articulent autour de ce lieu clé, situé dans le rang Balbec de la petite municipalité.

Des personnages forts

Je me suis butée aux premiers chapitres, j'ai eu du mal à me laisser émouvoir par ce personnage, à trouver quelque vraisemblance à sa première expérience sexuelle, trop facile : « Au moment de l'extase, nous avions tous deux gémi un "oui" qui avait résonné comme un consentement au monde. » Au cours des premiers chapitres, malgré l'écriture maîtrisée, peaufinée, l'émotion s'enfarge dans les adverbes. Puis, au fil des pages, quelque chose s'éclaircit : les phrases se libèrent,



ALEXANDRE McCABE

délaissent quelques lourdeurs. Puis, surtout, on découvre les plus beaux personnages secondaires du roman : Victor Proteau, l'ami de la famille ; Dorothee Raymond, l'actrice ; et bien sûr Jérémie, le grand-papa mourant et attachant. Grâce à eux, au fil des chapitres, le roman gagne en force de frappe, en puissance évocatrice.

Plus qu'un regard sur le deuil, c'est sur les moments et les gens qui l'ont forgé que réfléchit le narrateur. C'est aussi sa pensée politique qui se construit, s'articule. Tous les politiciens marquants de la fin du ^{xx}e siècle y sont évoqués, de même que le référendum de 1995.

Je tenais de grand-père mon intérêt pour la joute politique. Je ne me souvenais pourtant pas d'avoir eu avec lui une véritable conversation sur le sujet. Il ne m'avait fallu qu'observer ses réactions lors de différents événements marquants pour comprendre l'essentiel de sa pensée politique et pour m'y sentir attaché. (p. 103)

Le narrateur nomme une errance identitaire et politique souvent exprimée sous les plumes de cette génération née au début des années quatre-vingt, dont les premiers souvenirs politiques sont ceux de l'accord avorté de Charlottetown et du second référendum. Sous la plume d'Alexandre McCabe, ce marasme sonne très juste.